

LE CHANT GREGORIEN, UNE MUSIQUE CONTEMPLATIVE

*"Le passé détruit ne revient jamais plus.
La destruction du passé est peut-être le plus grand
crime. Aujourd'hui la conservation du peu qui reste
devrait devenir presque une idée fixe."*

Simone Weil

Feria vj. post Dominicam iij. Quadrag.

Domine, & oculos superborum humiliabis:

quoniam quis Deus preter te, Domine:

Columino.

Vides Dominus flentes sorores Lazari

ad monumentum, lachryma tua est coram

Iudaeis, & exclamavit: Lazare, veni foras:

& prodijt, ligatis manibus & pedibus,
qui

Edition Médicéenne (Rome, 1614)

INTRODUCTION

Lorsqu'on évoque la musique grégorienne, on songe d'emblée à un chœur de moines chantant avec componction dans le silence du sanctuaire.

Il n'est certes pas difficile de s'imaginer entendre du chœur de la Collégiale de Lobbes ou du chœur de l'Abbatiale de l'Abbaye St Pierre de Lobbes s'élever les arabesques éthérées d'un alleluia ou d'un repons, de voir les piliers et les voûtes de l'édifice se mettre à vibrer en résonance avec la mélodie et de s'apercevoir qu'une complicité mystérieuse s'établit entre la ligne sonore du chant grégorien et les courbes spatiales du sanctuaire. Lobbes n'échappe pas à la règle.

Au VIII^e s, le monastère de Lobbes connaît un rayonnement spirituel et intellectuel important et reconnu dans presque toute la chrétienté. Le chant grégorien aura pénétré dans le royaume franc sous Pépin pour devenir le chant de l'Eglise latine. Dans ses propres actes Charlemagne se réfère expressément à Pépin et assure l'unification liturgique de l'Eglise francque sous l'égide de Rome.

C'est pourquoi à Lobbes comme dans la plupart des abbayes, le "cantus planus" ou chant grégorien assure aux offices monastiques la qualité spirituelle la plus élevée, en créant l'ambiance contemplative requise par une liturgie latine digne de ce nom.

Ainsi les lignes qui vont suivre ne surprendront certainement pas le lecteur. La généralité de cet article peut se rapporter à l'exemple particulier de l'abbaye de Lobbes et à son histoire.

ORIGINE

Le chant grégorien est apparenté au chant juif.

On aurait pu penser que l'hostilité des chrétiens pour la vieille religion juive aurait pu interdire ces emprunts, mais il n'en est rien: les anciennes mélodies l'emportèrent assurément par la seule force de l'habitude ou de la facilité.

L'Eglise naissante emprunte à la Synagogue le plus clair de ses usages liturgiques, notamment le chant des psaumes ou "psalmodie" tant en y ajoutant - apport essentiel - la célébration de la communion ou Eucharistie, commémoration rituelle du sacrifice du Christ par l'absorption de son corps et de son sang sous les "espèces" du pain et du vin.

L'influence sémitique s'est exercée d'une manière certaine sur le chant liturgique latin et relègue loin derrière elle l'influence grecque.

La liturgie juive de la Synagogue, modèle de la liturgie chrétienne, conservait une austérité qui ne s'accommodait guère du jeu des instruments. Ceux-ci étant en revanche largement employés pour rehausser les cérémonies du Temple. Les instruments étaient dans la société d'alors l'apanage des saltimbanques et des courtisanes et ils rappelaient aussi toutes sortes de rites et superstitions païens.

Le fond originel de la liturgie chrétienne s'est constitué dans les métropoles de Palestine et de Syrie, Jérusalem et Antioche, berceau du premier christianisme. La liturgie pratiquée dérivait directement de celle de la Synagogue que l'on peut connaître de manière conjecturale à partir des traditions conservées par les diverses communautés juives de la diaspora. Or, à l'autre bout de l'évolution, on constate que le chant liturgique cultivé de nos jours dans les églises orthodoxes de Grèce n'a à peu près rien de commun avec le grégorien.

Les échelles sont souvent chromatisées et les vocalises du chantre soliste ou "protopsaltes", déployées sur le fond de l'"Ison" (bourdon grave assuré par quelques chantres accompagnateurs), surprennent par la luxuriance de leurs mélismes. En réalité ce style "kalophonique" est apparu vers le XI^e s et il ne s'est développé que depuis le XVII^e s. La même remarque s'impose ensuite pour le chant syrien ou byzantin.

Les échanges entre Byzance et l'Occident latin ont été fréquents de manière générale, jusqu'à la séparation due au schisme des deux Eglises en 1054; et l'art musical byzantin, tant sous l'angle pratique que théorique, a exercé une influence déterminante sur le chant liturgique latin (d'autant plus que la liturgie latine fut chantée en grec jusqu'au III^e s). Plusieurs fêtes ou rites intégrés dans la liturgie d'Occident sont d'importation orientale, nombre d'entre eux ayant été introduits aux VII^e et VIII^e s pendant les pontificats de papes grecs et syriens: processions de la Purification et des Rameaux, adoration de la Croix à Vendredi Saint, alléluia des vêpres pascales, Agnus Dei dans l'ordinaire de la messe etc. Le graduel grégorien a conservé ce chant qui lui est arrivé par l'intermédiaire de la liturgie gallicane.

La transformation du chant byzantin est consécutive à la chute de Constantinople en 1413: la domination turque a exercé à cet égard une action décisive provoquant l'abandon de l'ancien système modal.

A lui seul le grégorien occupe le premier millénaire de la musique occidentale; d'autres genres musicaux ont existé - profanes et populaires - mais, n'ayant point été dignes d'être notés.

Si le grégorien a bénéficié du privilège d'être écrit, c'est qu'il était un chant d'église et que la foi, en ces siècles lointains, dominait tout, tant sur le plan culturel que sociale et dans la vie courante. C'est donc au IV^e s, lorsque le monde de l'Eglise

entreprend sa longue mission éducatrice qu'il apparaît et il faudra attendre saint Augustin (+430) pour rencontrer le premier théoricien chrétien de la musique et Boèce (+542) pour retrouver en Occident la science musical grecque.

LA POLYPHONIE

C'est vers le IXe s qu'on s'est avisé de doubler la mélodie par des consonnances simultanées, quintes ou quarts, en vue de lui conférer davantage d'ampleur, d'éclat, de solennité, particulièrement aux jours de fête. On ne s'est pas rendu compte que ce surcroît de matière sonore l'alourdissait, l'entravait en la privant de cette aérienne légèreté et c'est ainsi que se trouvait enclenché, sans qu'on s'en doute, le processus qui allait engendrer la musique classique et moderne d'Occident: en passant insensiblement de la monodie à la polyphonie. L'évolution, de manière décisive, allait s'en trouver infléchie. Le terrain aux Monteverdi, Bach, Beethoven et Debussy était ainsi de loin préparé. Les bases d'un art nouveau, admirable certes, allaient être jetées mais où l'accumulation progressive des moyens mis en oeuvre ne pourra que s'exercer au détriment de la qualité spirituelle.

La musique d'Occident prend son véritable départ là où finit le grégorien pur, à ce point crucial où la monodie cède le pas à la polyphonie puis à l'harmonie, constructions sonores de plus en plus complexes et imposantes.

Il faut dire qu'aucun des arts, architecture, plastique, poésie, n'a reçu d'innovations aussi profonde que la musique; non pas certes, dans sa nature intime, dans ce lien essentiel avec l'âme qui sera toujours le rythme et la mélodie, mais dans ses moyens.

Il faut comprendre qu'une lente élaboration intellectuelle avait précédé la création des moyens de

la musique et que cette recherche avait été celle d'un langage précis et diversifié et non celle de théories scientifiques. Si les chants de la synagogue ont pu avoir quelque influence, les chants de tous les peuples conquis au christianisme (Ligures, Celtes, Ibère, Gaulois) entrèrent encore plus sûrement dans les mélodies chrétiennes. Il y a encore en Auvergne des chants antiques échappant aux classifications antiques et modernes. Les chrétiens ont trouvé un système musical usuel et des chants populaires connus de tous.

LA RAISON D'ÊTRE DU CHANT GRÉGORIEN

L'essence liturgique du style grégorien est l'expression de la prière et de l'adoration. L'art grégorien apparaît comme la musique la plus profondément religieuse que l'Occident ait créée. Sa gestation se confond avec celle de la liturgie elle-même, aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le style grégorien est une émanation directe de la parole sacrée, il en produit librement le rythme et les inflexions, tout en rendant sensible sa dimension mystique. En se changeant en chant, les mots et phrases ne se parent point d'un ornement à valeur uniquement décorative: le verbe et le son entrent de plein droit dans un rituel où la musique agit sur l'âme et la sensibilité des fidèles comme interprète du mystère divin, au même titre que les créations figuratives de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. C'est pourquoi dans l'office latin traditionnel tout est chanté (excepté, à la messe, l'homélie ou sermon), mais chanté de façons très variées selon la nature particulière de chaque texte, comme aussi selon l'emplacement de celui-ci au sein de l'action liturgique et selon le nombre et la qualité des exécutants. La monodie grégorienne vit avec le mot et la phrase latins dans une unité indissoluble, et la langue même contribue à sa sacralité car le latin, depuis le temps où il n'est plus parlé couramment, a pris valeur de langue sacrée, comme le sont le

sanskrit pour les Hindous et le vieux-slavon pour les orthodoxes russes: une langue hiératique, ennoblie et sanctifiée par son usage réservé aux choses divines et à la prière.

L'ANTIPHONAIRE DE SAINT GREGOIRE

Revertinini vos ad fontem sancti Gregorii ...

Charlemagne, d'après Adhemar de Chabannes

"Dans la maison du Seigneur, comme un très sage Salomon, sachant la componction qu'inspire la douceur de la musique, saint Grégoire compila, lui le plus zélé des chantres, le recueil appelé Antiphonaire, qui est d'une si grande utilité. Il institua également l'école des chantres (Schola Cantorum), qui maintenant encore exécute le chant sacré dans la sainte Eglise Romaine suivant les enseignements reçus de lui. Il lui assigne diverses propriétés, et lui fit bâtir deux demeures, l'une située au pied des degrés de la basilique de l'apôtre saint Pierre, l'autre dans le voisinage des édifices du palais patriarcal de Latran. On y montre encore aujourd'hui le lit sur lequel il reposait en donnant ses leçons de chant; et le fouet dont il menaçait les enfants y est encore conservé et vénéré comme une relique, aussi bien que son Antiphonaire authentique."

Sancti Gregorii Magni vita II,6.

Texte et traduction dans Dom Germain Morin.

C'est en ces termes que le biographe de saint Grégoire, Jean Diacre, relate l'activité de ce grand pape en matière de chant liturgique: d'une part "compilation" d'un livre de chant appelé antiphonaire, d'autre part création d'une école de chantres, la schola cantorum, pour assurer l'exécution du chant liturgique dans les basiliques romaines; et il aurait existé un "antiphonaire authentique", écrit de la main même de Grégoire et conservé après lui comme modèle.

Cette notice ferait autorité si elle était contemporaine ou de peu postérieure à saint Grégoire, dont le pontificat se situe entre 590 et 604. Or il n'en est rien puisque Jean Diacre écrit vers 872, plus de deux siècles et demi après la mort de Grégoire.

Le patronage d'un personnage considérable du passé confère à une tradition locale un poids et une dignité accrus: ce personnage sera spécialement nécessaire lorsque durant la seconde moitié du VIII^e s les souverains francs, Pépin le Bref et Charlemagne, s'attacheront, non sans difficultés, à imposer la liturgie romaine en Gaule et en Germanie; peut-être aussi a-t-on voulu alors, à Rome même, conférer à la schola cantorum des lettres de noblesse en lui inventant une origine glorieuse.

Saint Grégoire n'a donc en aucun cas imposé le répertoire chanté de la messe, comme le voudrait la version la plus simple et la plus naïve de la tradition grégorienne.

Même s'il s'avère que la tradition grégorienne ne remonte pas à l'époque du pape qui lui a donné son nom, l'édition vaticane qui nous la rend accessible n'en recueille pas moins un trésor musical unique, à la fois par son âge vénérable et par sa valeur artistique incomparable.

LES REPERTOIRES LATINS

Le chant liturgique a pu revêtir des aspects très divers selon les aires géographiques et certains de ces répertoires parallèles se sont maintenus fort longtemps.

Un bref rappel du cours des événements me paraît opportun.

Pendant la première moitié du VIII^e s l'Eglise francque, qui possède une liturgie latine propre, dite

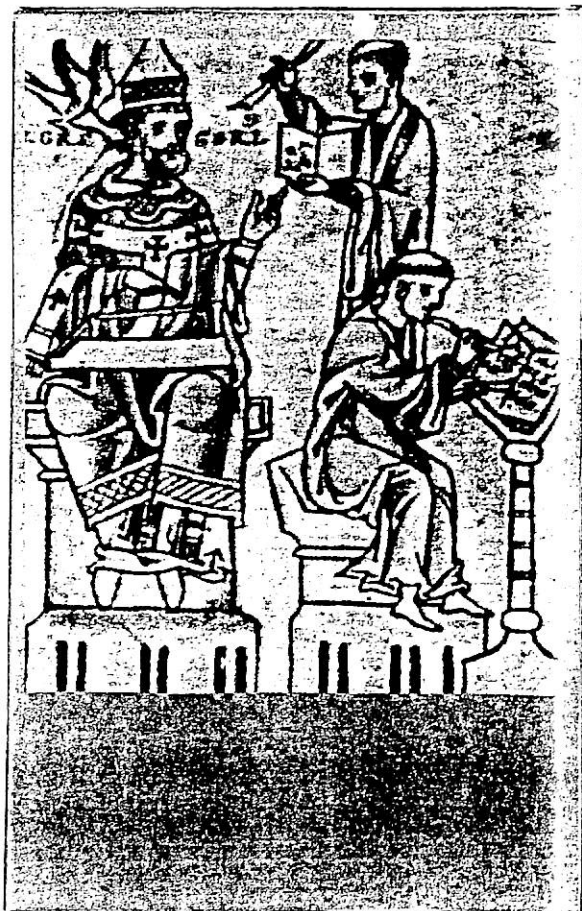
gallicane, a subi une grave décadence, quant à son organisation aussi bien que dans la célébration des offices, de sorte que l'urgence d'une réforme devient évidente. Cependant la restauration de la liturgie autochtone se révèle très problématique, en raison de l'état de délabrement où elle est tombée mais aussi à cause des nombreux particularismes locaux: c'est donc vers Rome que se tournent les regards, vers la cité papale dont la liturgie, à la fois sobre et solennelle, fastueuse mais non surchargée, jouit dans la chrétienté d'un prestige considérable. De nombreux pèlerins s'en sont faits de longue date les propagandistes à titre privé, rapportant de la Ville éternelle des livres liturgiques et des objets de culte à l'intention de leurs églises respectives.

Le terrain est donc préparé lorsque les circonstances historiques provoquent un rapprochement entre la papauté et le royaume franc, dès l'avènement de la dynastie carolingienne.

Charlemagne, monté sur le trône en 768, se fait un devoir de poursuivre la politique liturgique de Pépin, et le nombre important de capitulaires et de décrets qu'il publie à ce sujet disent à quel point cette cause lui tient à coeur. L'adoption du rite romain par tous les pays de son royaume, puis de son empire, lui apparaît profitable non seulement pour se concilier les bonnes grâces du pape, mais aussi comme ferment d'unité politique et, probablement, pour barrer la route à des influences orientales jugées pernicieuses (c'est l'époque de la crise iconoclaste à Byzance).

Jean Diacre, après avoir évoqué l'activité musicale de Saint Grégoire, se livre à une digression pour fustiger en termes acerbes et caricaturaux la rudesse des Francs et des Germains. La description, haute en couleur, vaut la peine d'être citée:

"Leurs corps de montagnards et leurs voix discordantes, se répondant en grondements tonitruants, dénaturent la douceur du chant qu'ils



Le Pape Grégoire Ier à sa monocorde, dicte ses compositions à ses secrétaires.

ont appris: la grossièreté barbare de leur gosier d'ivrogne, lorsqu'ils font effort pour exécuter les influences et répercussions de la suave cantilène, produit une espèce de bruit naturel semblable à celui d'un char descendant en cahutant un escalier; ils émettent ainsi des sons désagréables, de sorte que leurs auditeurs, au lieu d'en avoir l'esprit apaisé, s'irritent plutôt de ce fracas qui les incommode".

Sancti Gregorii Vita II, 9,10.

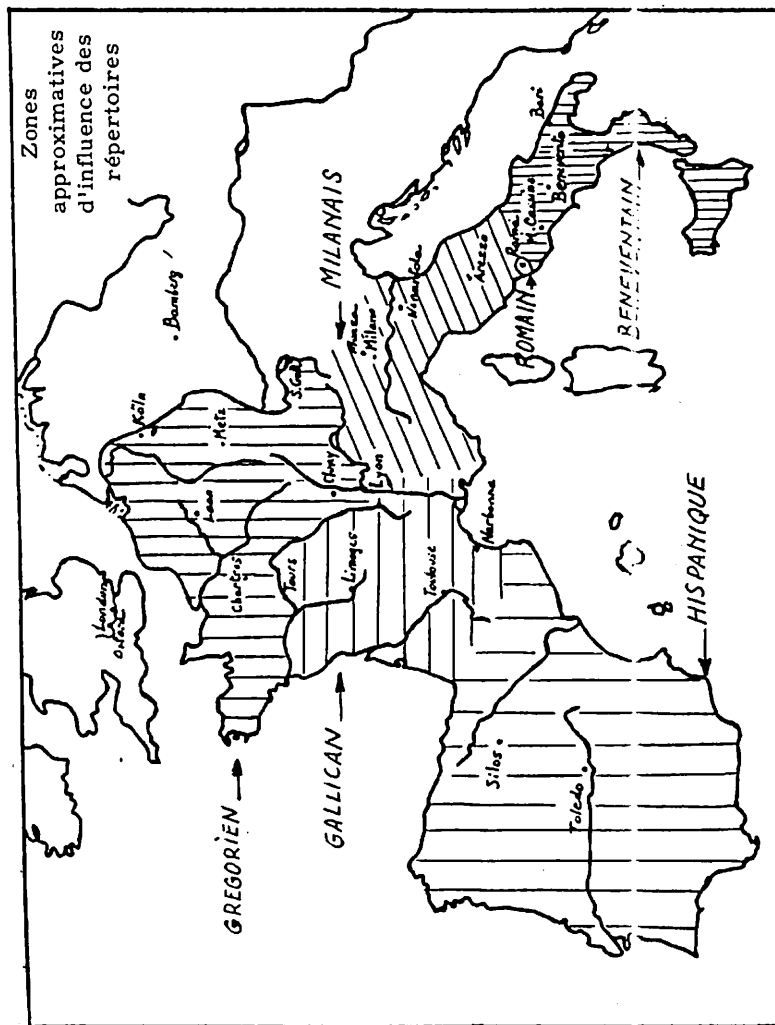
Ceci dénote le chauvinisme d'un Italien à l'égard des hommes du nord et on lit en effet la glose suivante: "*Ecce iactantiam Romanis consuetam in Teutones et Gallos*", on reconnaît la fatuité coutumière aux Romains vis-à-vis des Teutons et des Gaulois". (*Monumenta Germaniae Historica II, 102, note 47*)

Il est certes possibles et même vraisemblable, que les lignes méprisantes de J.Diacre contiennent un fond de vérité et que l'introduction d'un répertoire ultramontain, produit d'une mentalité étrangère ne soit pas allée sans problème dans le royaume de Pépin et de Charlemagne.

Mais on peut dire qu'à Lobbes, au lieu d'accepter tel quel le chant romain, on est autorisé à en inférer que les Bénédictins de Lobbes l'auraient adopté à leur tempérament et à leur goût musical propre.

La messe latine par excellence, répandue dans tout l'Occident depuis le VIIIe siècle, a d'abord été romaine; elle a évincé d'autres types de messes, diversifiés selon les régions sur la base d'un schéma commun, dès qu'au IIe s le latin eut commencé à supplanter le grec en tant que langue liturgique. Ces autres types impliquaient chacun un répertoire spécifique de chants, mais ces répertoires non romains demeurent souvent pour nous mal connus, puisqu'ils ont été submergés par l'envahissement de la liturgie

romaine et n'ont survécu ordinairement qu'à l'état de fragments intercalés dans celle-ci.



Fait exception la liturgie milanaise, dite ambrosienne, maintenu en usage jusqu'à nos jours nonobstant de multiples emprunts à la liturgie romaine.

Il reste en outre des traces des liturgies mozarabe ou hispanique - celle de l'ancienne Espagne, celtique - diffusée en Irlande et Ecosse.

Le répertoire transmis par quelques manuscrits romains des XIIe-XIIIe s mais remontant très probablement à une époque beaucoup plus séculée, d'où la dénomination de vieux-romain. Le vieux-romain serait un prototype archaïque du grégorien. Cependant le rite autochtone gallican a contribué à engendrer une liturgie hybride "romano-francque", base de la liturgie latine moderne, répandue chez nous et vraisemblablement à Lobbes.

LES TRANSFORMATIONS

Le rythme

Peu à peu on adapta aux mélodies grégoriennes les valeurs de notes les plus en usage: la longue (↗), la brève (■), la semi-brève (◆). Ainsi le cantus planus devient progressivement un cantus mensuratus.

Le résultat: l'Édition Médicéenne

Au XVIe s, le pape Grégoire XIII voulut confier une révision des mélodies grégoriennes à Palestrina et à Zaïlo; le projet fut repris en 1608 par Clément VIII. Anerio et Joriano préparèrent le travail. C'est en 1614 que parut le Temporal et en 1615 le Sanctoral, issus tous deux des presses de l'Imprimerie des Medici, d'où le nom de l'édition. C'étaient dès lors, et pour presque 300 ans, les livres officiels de l'Église.

Restauration

Les conciles d'Avignon et de Rome en 1725, de Terragone en 1738 tentèrent de s'opposer à la décadence du grégorien tout comme l'encyclique *Annus quies* du pape Benoît XIV.

Il fallut attendre le retour des moines à Solesmes en 1833 avec Dom Prosper Guéranger pour voir s'amorcer la renaissance du chant grégorien. Les Bénédictins retournèrent aux sources manuscrites et les premiers travaux sur les textes musicaux commencèrent en 1856 avec le *Directorium Chori* et le *liber Gradualis* en 1883 et le *liber Antiphonarius* en 1891.

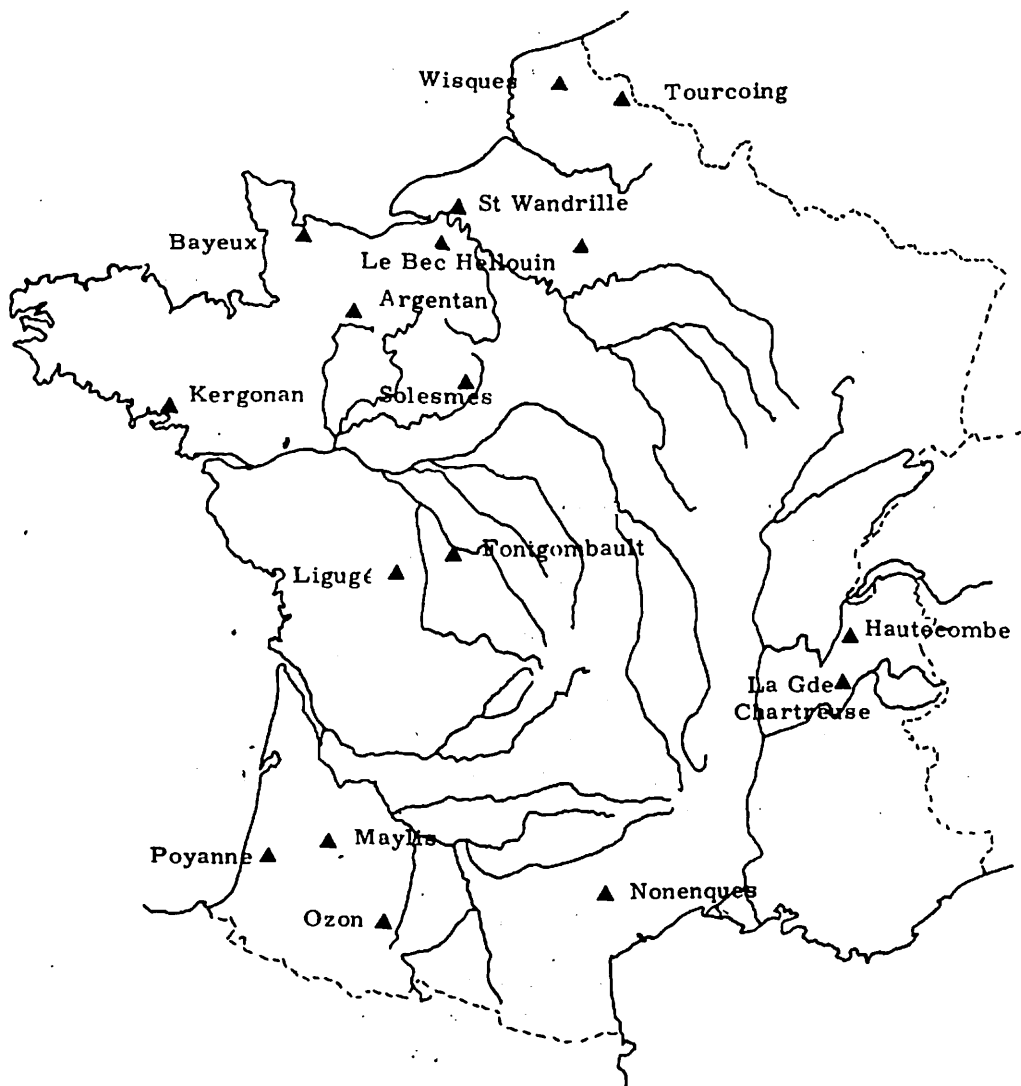
Le chant grégorien demeure d'un usage général dans les monastères et les couvents, ainsi que dans les églises de rite romain.

Après 1970, à la suite de la réforme liturgique qui suivit le deuxième Concile du Vatican, le répertoire fut même parfois totalement abandonné dans le culte catholique, comme le montre l'enquête nationale effectuée en 1973-1974 par Benoît Neiss pour le compte du Ministère des affaires culturelles. Le recul y est très net dans les maîtrises, les monastères et les couvents. La déchristianisation entamée lors de la révolution française se poursuit avec la disparition d'une part des abbayes, l'extinction des ordres contemplatifs et l'abandon du chant liturgique latin à l'occurrence du chant grégorien.

CONCLUSION

En fait, tout ce que nous voyons et entendons prouve abondamment qu'il y a ce qu'on peut bien appeler une conjuration pour éliminer totalement le latin et le grégorien de la liturgie.

Si nous défendons le grégorien, ce n'est pas par goût de l'archaïsme ni par une sorte d'esthétisme



Quelques-uns des monastères ayant conservé
le chant grégorien intégralement ou en
partie (enquête de Benoît Neiss, 1978)

ridicule, c'est parce que le grégorien est l'expression la plus haute dans l'art musical de la spiritualité catholique. On est en train de nous fabriquer une spiritualité moderne ou plutôt une pseudo-spiritualité, qu'on croit plus accessible à la masse et qui l'est en effet parce qu'elle se préoccupe peu de hausser le peuple fidèle du plan des réalités naturelles à celui des vérités surnaturelles.

Le grégorien est parfaitement susceptible d'être compris et aimé par le peuple, il est même un moyen d'éducation merveilleux, parce qu'il ouvre l'esprit aux réalités éternelles. Il convient ainsi non seulement de maintenir une tradition sainte, mais encore notre patrimoine culturel. Le grégorien doit être maintenu pour toutes ces raisons.

Bernard MEURANT

Sources

Graduale Romanum, Solesmes, 1974.

Graduale Triple Solesmes, 1979

Hymni de Tempore et de Sanctis, Solesmes, 1985.

Liber Responsorialis, Solesmes, 1895.

Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie, par Dom Fernand Cabrol et Dom Henri Leclercq, Paris, 1907.

Encyclopédie des musiques sacrées, Paris, Labergeirie, 1968-1969.

L'Eglise à la conquête de sa musique, Solange Corbin, Gallimard, Paris, 1960.

Les tonaires; inventaire, analyse, comparaison, Michel Huglo, Heugel, Paris, 1971.

Tous les ouvrages et revues édités par Solesmes et pouvant être commandés directement à l'abbaye St Pierre de Solesmes, 72300 Sablé sur Sarthe.

- Revue Grégorienne, Solesmes, 42 vol, 1911 à 1964.

- Etudes Grégoriennes, Solesmes, 1954.